

2

Synagogue Pinkas, Prague, République Tchèque
2 janvier – 10 h 04

Les bris de verre crissaient comme de la neige fraîche sous les semelles cuir des Lobb de Tom Kirk. D’instinct, il leva la tête pour voir d’où cela provenait. Tout en haut, on avait scotché du plastique blanc sur le châssis d’une fenêtre brisée ; et la feuille se gonflait de temps à autre comme une voile sous les assauts du vent hivernal mordant. Il se retourna vers l’homme qui se tenait face à lui.

— Ils sont entrés par là ?

— Non.

Le rabbin Spiegel secoua la tête et les papillotes rebondirent sur ses joues. Il arborait un élégant costume noir et une chemise blanche, mais son corps mince et frêle semblait flotter dans ses vêtements. Une barrette maintenait fermement sa kippa en soie noire fanée sur ses cheveux gris et rêches. Une large barbe dissimulait son visage, tandis que ses yeux humides vous scrutaient derrière de petites lunettes à monture dorée. Des yeux flamboyant de colère, comme Tom pouvait le constater.

— Ils sont entrés par derrière. Ils ont fracturé la serrure. La fenêtre... c’était juste pour s’amuser.

Tom fronça les sourcils. Il accusait dans les trente-cinq ans, frisait le mètre quatre-vingt-deux, avec le corps

musclé et tonique d'un joueur de squash ou d'un coureur de fond... souple mais robuste.

Il était rasé de frais et portait un manteau en cachemire bleu foncé au col de velours noir, sur un costume Huntsman gris en laine ; d'ordinaire ébouriffés, ses cheveux bruns et courts étaient aujourd'hui coiffés. Ses yeux bleu corail éclairaient un visage anguleux plutôt séduisant.

— Ensuite ils ont fait ça ? demanda-t-il en désignant les dégâts tout autour d'eux.

Le rabbin Spiegel hocha la tête et une larme coula sur sa joue droite.

Il y avait quatre-vingt-dix mille noms en tout – ceux des victimes de l'Holocauste originaires de Bohême et de Moravie –, qui avaient été peints avec minutie sur les murs de la synagogue dans les années cinquante. C'était une vision poignante, telle une inexorable fresque mortuaire, reflet de l'anéantissement de tout un peuple.

Les graffitis jaune fluo s'étalant par-dessus ne faisaient qu'accentuer la force des souffrances symbolisées par chaque patronyme. Sur le mur de gauche, une grande étoile de David masquait les noms inscrits au-dessous. Elle était transpercée d'un poignard grossièrement dessiné, duquel s'écoulaient de grosses gouttes de sang couleur jaune. Tom s'en approcha, ses pas résonnant dans le silence glacé de la synagogue. De près, il distingua l'empreinte spectrale des patronymes cachés sous la peinture, luttant pour demeurer visibles par crainte de sombrer dans l'oubli.

À l'aide d'un petit appareil numérique, il prit une photo et un déclic sonore retentit dans la salle.

— Ils sont le mal incarné, les gens qui ont fait ça... Le mal incarné, dit le rabbin Spiegel par-dessus son épaule.

Tom se tourna pour vers d'autres graffitis sur le mur d'en face. Il reconnut le slogan à l'optimisme trompeur,

inscrit à l'entrée des camps de concentration nazis : *Arbeit macht frei... Le travail rend libre.*

— Pourquoi m'avez-vous fait appeler, monsieur le rabbin ? demanda-t-il avec douceur.

Sans vouloir paraître insensible, il savait bien que trop d'émotion risquait d'étouffer toute information utile que son interlocuteur pourrait lui livrer.

— J'ai cru comprendre que vous retrouviez les artefacts volés ?

— Nous tâchons d'apporter notre aide dans la mesure de nos possibilités, oui.

— Des tableaux ? continua le rabbin.

— Entre autres.

Tom sentit que sa voix avait encore des accents d'hésitation. Pas assez pour que le rabbin s'en aperçoive, certes, mais tout de même. Il n'y avait rien de surprenant à cela. Voilà à peine plus de six mois qu'il avait lancé son affaire avec Archie Connolly.

L'idée était simple : ils aidaient les musées, les collectionneurs, voire les gouvernements, à retrouver des objets d'art disparus ou volés. L'originalité de leur partenariat résidait dans le fait que Tom, après avoir tourné le dos à la CIA, avait passé dix ans à jouer les voleurs d'œuvres d'art haut de gamme... le meilleur de la profession, à en croire nombre de gens. Archie était depuis toujours son receleur et son homme de paille ; il dénichait les acheteurs, identifiait les cibles, se documentait sur les installations de sécurité. Pour tous deux, cette récente entreprise représentait un nouveau départ dans le droit chemin auquel ils ne s'étaient pas encore tout à fait résignés. Notamment Archie...

— Montons à l'étage. S'il vous plaît, reprit le rabbin en indiquant l'étroite volée de marches à l'autre bout de la salle. J'ai quelque chose à vous montrer.

L'escalier les conduisit à une pièce voûtée, baignée de la pâle lumière matinale filtrant par les fenêtres

placées en haut des murs blancs. Ici, aucun graffiti, uniquement des vitrines en bois détruites et un sol carrelé, jonché de dessins et d'aquarelles, dont certains déchirés, d'autres roulés en boule ou souillés par des empreintes noires de bottes.

— C'était l'exposition permanente des dessins d'enfants de Terezin, un camp de transit situé pas très loin d'ici. Des familles entières y ont été détenues avant d'être expédiées à l'Est, expliqua le rabbin à mi-voix. Vous savez, au travers des yeux d'enfants, la guerre devient d'une atroce candeur.

Tom ne dit rien, sachant qu'aucune parole ne conviendrait.

Le rabbin Spiegel esquissa un sourire triste.

— Pourtant, nous surmonterons l'épreuve, comme nous avons surmonté bien pire auparavant. Venez, dit-il, en traversant la pièce, voici ce que je voulais vous montrer.

Un cadre doré vide, d'environ soixante centimètres sur trente de haut, était fixé à même le mur chaulé. Tom s'avança.

— Que contenait-il ?

— Une peinture à l'huile, achevée au début des années trente.

— On a découpé la toile, observa Tom, songeur, en passant le doigt sur le bord intérieur ondulé de l'encadrement.

— C'est pourquoi je vous ai demandé de venir, dit le rabbin en s'enflammant. Ils auraient pu la laisser dans son cadre s'ils souhaitaient seulement l'abîmer ou la détruire. Vous pensez qu'ils l'ont emportée avec eux ?

— J'en doute. Les gens qui ont fait les dégats ne m'ont pas l'air d'être des amateurs d'art...

— Certainement pas d'un tableau de ce peintre, admit le rabbin à contrecœur.

— Pourquoi, qui est-ce ?

— Un artiste juif. Pas très connu, mais cher à nos cœurs parce qu'il vivait ici à Prague... jusqu'à ce que les nazis l'assassinent. Il s'appelait Karel Bellak.

— Bellak ? répéta Tom en l'interrogeant du regard.

— Vous en avez entendu parler ? demanda le rabbin, visiblement surpris.

— Le nom me dit vaguement quelque chose, répondit Tom lentement. Je ne me rappelle plus très bien... J'en parlerai à mon collègue à Londres, pour être sûr qu'il s'agit bien de la même personne. Avez-vous une photo du tableau ?

— Bien sûr.

Le rabbin Spiegel sortit un cliché de sa poche et le tendit à Tom.

— Nous en avons fait plusieurs il y a des années pour l'assurance. La compagnie nous a confié que la peinture n'avait pas une grande valeur mais, à nos yeux, elle est inestimable.

— Vous permettez ?

— Gardez-la, je vous en prie.

Tom glissa la photo dans son pardessus.

— Le souvenir que j'ai de Bellak..., commença Tom.

Il s'interrompit alors que deux policiers tchèques entraient dans la pièce et constataient les dégâts.

— Je vous écoute...

— Y a-t-il un endroit plus tranquille où nous pourrions aller ?

— Pourquoi ?

Tom désigna les nouveaux venus d'un hochement de tête.

— Oh, dit le rabbin d'un air déçu. Fort bien. Suivez-moi.

Il conduisit Tom en bas de l'escalier, puis ils traversèrent le bâtiment principal de la synagogue jusqu'à une

épaisse porte en bois qu'il déverrouilla. Elle s'ouvrait sur un petit espace à ciel ouvert, les oppressants murs des immeubles d'habitation se dressant de tous côtés. Quelques arbres perçaient le petit morceau de ciel gris et leurs branches dénudées éraflaient par moments les façades en béton. Devant eux, la terre ondulait en une série inattendue de creux et de bosses d'où surgissaient des formes sombres.

— Quel est donc cet endroit ? murmura Tom.

— Le vieux cimetière juif.

Tom comprit soudain que des milliers de pierres tombales s'étaient posées sous ses yeux, de toutes formes et de toutes tailles, posées les unes contre les autres, certaines à plat, éparpillées ici et là. Il y en avait tant qu'on distinguait à peine la terre entre elles, rendue boueuse aux endroits où la gelée matinale avait fondu. Tom était certain que s'il en renversait une, le reste suivrait, telle une série de dominos géants.

— Pendant quatre cents ans, ce fut le seul lieu accordé par la ville pour enterrer nos morts. Alors, chaque fois qu'il était saturé, nous avons dû ajouter une couche de terre et recommencer. Certaines prétendent qu'il y en a onze en tout.

Tom s'agenouilla devant la stèle la plus proche. On avait gravé une croix gammée sur la surface qui s'écaillait. Il leva les yeux vers le rabbin qui haussa les épaules d'un air résigné.

— La guerre a beau être terminée depuis longtemps, pour certains de nos semblables, le combat continue, dit-il en secouant la tête. À présent, monsieur Kirk, dites-moi... que savez-vous de Karel Bellak ?

*National Cryptologic Museum, Fort Meade, Maryland
3 janvier - 2 h 26 du matin*

C'était un petit jeu auquel il se livrait pour tuer le temps en faisant ses rondes. Chaque fois qu'il passait devant une pièce exposée, il testait sa mémoire des notices explicatives. Au bout de vingt ans, il les connaissait quasiment par cœur. Pour commencer, il y avait le système Myer, un outil de communication à visibilité directe, conçu pendant la guerre de Sécession par un médecin de l'armée qui fonda ensuite le Signal Corps¹. Les vitrines renfermaient les drapeaux originaux, déchirés par les batailles et souillés par le temps.

Satisfait, il poursuivit son chemin, tandis que ses semelles en caoutchouc grinçaient au rythme de ses pas et que le bout de ses chaussures luisait d'un éclat blafard sous les veilleuses.

Al Travis était gardien au National Cryptologic Museum depuis son ouverture. Il s'y plaisait. Il avait enfin trouvé un endroit qui le valorisait, où il se sentait important. Après tout, son travail dépendait de la NSA, l'agence gouvernementale chargée de protéger les systèmes de renseignements de l'Oncle Sam et de décrypter les codes

1 Corps des transmissions.(N.d.T.)

des puissances ennemies. Dieu sait qu'elle était au cœur de l'action avec la lutte contre le terrorisme.

Il parvint à la pièce suivante : le Cryptogramme. Composé d'une série de disques rotatifs en bois, les gouvernements européens s'en étaient servis pour encoder des informations secrètes. Selon la notice explicative, il était conçu pour s'utiliser en français, langue internationale de la diplomatie jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. La forme cylindrique du cryptogramme se nichait à merveille dans sa vitrine, son bois poli par des générations de doigts fébriles.

Il prit le temps de l'observer, puis vérifia sur la fiche qu'il s'agissait bien, comme il le pensait, du plus vieil instrument de ce type au monde. Et puis il y avait bien sûr sa pièce préférée, la plus grande, comme il aimait la qualifier : la machine Enigma. Le musée en exposait plusieurs versions dans deux grandes vitrines et Travis ne manquait jamais de s'y arrêter, en les couvant d'un regard de connaisseur. Il trouvait incroyable qu'en décryptant le code généré par cette machine à écrire surdimensionnée, les mathématiciens polonais, puis britanniques aient permis aux Alliés de remporter la guerre en Europe.

En tout cas, c'est ce qu'annonçait la fiche, et qui était-il pour la contredire ?

Un bruit soudain le figea. Il regarda par-dessus son épaule, puis scruta devant lui la pénombre.

— Il y a quelqu'un ? cria-t-il, en se demandant si la relève arrivait plus tôt que prévu.

Comme il attendait une réponse, un fil métallique en forme de nœud coulant descendit du plafond juste au-dessus de sa tête, miroitant comme un halo argenté sous les veilleuses. Puis, comme Travis s'apprêtait à avancer, le collet tomba brusquement autour de sa tête et se resserra pour le soulever à plus d'un mètre du sol. Travis porta aussitôt les mains à sa gorge pour essayer d'enlever le fil